

LA FRANCE PITTORESQUE

Louis Édouard Fournier, qui a laissé tant d'ouvrages éclairés, s'occupait, quand la mort l'a frappé, de rechercher, de rassembler et de retoucher un grand nombre de savantes dissertations, de spirituelles causeries, de fines et délicates notices, d'excellentes critiques qu'il avait écrites depuis plus de trente ans, dans divers journaux et revues. Il y ajoutait des notes curieuses qu'il retrouvait au fond de ses portefeuilles et qui devaient apporter leur contingent inédit aux recueils destinés à former ses œuvres historiques, archéologiques et littéraires.

Nous proposons au lecteur de découvrir l'*Histoire anecdotique des jeux, jouets et amusements avant 1900*, au fil des chapitres dédiés entre autres, aux marchands de jouets, aux contes d'enfants, à l'histoire des bonbons, aux marionnettes en Europe depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, aux jeux d'enfants, à l'histoire de colin-maillard, du jeu du petit bonhomme vit encore, de celui des barres, du jeu de mail, du billard, de la marelle, de la boule et des quilles, du jeu de paume, etc. ; mais encore de l'origine des poissons d'avril et des œufs de Pâques...

On apprend ainsi que lorsque la vogue des bals masqués se mit à faire rage, l'on s'avisait de faire modeler à la ressemblance de telles ou telles personnes, des masques de cire d'une fidélité parfaite, ce qui fut à l'origine d'intrigues, de quiproquos sources de duels ; que lors de sa captivité en Angleterre, le roi Jean le Bon se faisait un régal consolateur de sucreries ruineuses tandis qu'en France les gouvernants les défendaient aux bourgeois ; que les boîtes d'épices vendues chez les apothicaires s'avéraient utiles pour s'acquitter des honoraires que réclamaient juges ou avocats ; qu'un jeu d'enfant consistant à faire exploser un morceau de parchemin entourant une petite quantité de salpêtre, fut à l'origine de la poudre à canon ; que la lanterne magique, qui émerveillait petits et grands avec ses ombres noires s'agitant et dansant sur un drap lumineux, passait pour être au XIII^e siècle l'œuvre du diable !

Ce livre, qui a été enrichi de nombreuses gravures anciennes, est un de ces recueils, tout à la fois sérieux et amusant, émaillé de faits historiques curieux et piquants, « où l'histoire prise en douceur, se viendra fondre aussi agréablement que possible dans l'anecdote appétissante » ; on y retrouve la manière et le style qui ont fait le succès de l'auteur, Louis Édouard Fournier, intelligent et spirituel savant.

ISBN 2-84373-215-8

29 € TTC

Tirage limité et numéroté



COLLECTION DIRIGÉE PAR V. VIGAN & S. MICBERTH

LA FRANCE PITTORESQUE

Histoire anecdotique DES JEUX, JOUETS ET AMUSEMENTS avant 1900

Louis Édouard Fournier



Le Livre d'histoire

CHAPITRE VIII

HISTOIRE DU JEU DE MAIL ET DU BILLARD⁽¹⁾

Le mail est un jeu complètement perdu dans nos contrées, on l'a oublié même dans les campagnes où il avait de si belles places et des joueurs si vigoureux ; on ne le connaît plus dans les parcs seigneuriaux où l'espace qu'occupait autrefois son arène forme encore de si belles pelouses, des terrasses si gazonneuses, mais dont les maîtres trop préoccupés daignent à peine vouer un souvenir à cette noble récréation de leurs ancêtres.

Dans les villes de province, le *mail* n'est pas moins méconnu, on ne se rappelle que son nom donné le plus souvent aux belles promenades qui occupent sa place au dedans ou au dehors des murs. « Le mail était un jeu de nos grands-pères, disent les plus anciens vieillards aux petits enfants qui les interrogent, ils y jouaient où vous courez. » Et les enfants n'en demandent pas davantage. Sans s'en douter, ils en savent plus long que les vieillards sur cet amusement oublié. Leur jeu de la *crosse* n'est autre, en effet, que celui du *mail* ramené à de plus modestes proportions. Une crosse, simple bâton recourbé, y remplace le *mail* ou *maillet*,

(1) Voyez les *divertissements innocents contenant les règles du jeu des échecs, du billard, de la paume, du palle-mail et du tric-trac*. La Haye 1696, petit in-12 – F.-M.

long bâton de cormier qui dans le grand jeu servait à lancer la balle de buis à de longues distances. Une pierre arrondie, ou une balle d'étoupes sont aussi les seuls projectiles que se permettent les enfants. Autrement et sauf quelques complications au-dessus de leur intelligence ou de leurs forces, le jeu de la crosse est tout à fait le même que celui du *mail*.

Voilà à quel point de décadence est arrivé cet amusement que nos pères aimaient à l'égal de la paume, et que plusieurs de nos rois lui préféraient même. Chaque ville voulait avoir son *mail*. Voyez Orléans, Blois, Tours, Agen, voyez Paris même. Jusqu'en 1633, il y eut un magnifique jeu de mail tout proche des anciens remparts et du terrain des *Burelles* entre les faubourgs Montmartre et Saint-Honoré, dans l'endroit qu'occupèrent ensuite le couvent des Carmes déchaussés, et la rue qui conserve encore aujourd'hui le nom de rue du *Mail*. L'emplacement de ce jeu avait plus d'un arpent et demi ; et Tavernier le figure, dans son plan de Paris, entouré d'arbres et de palissades. En 1600, il y avait un autre *mail* à l'île St Louis, au quai des Ormes, tout près du vaste préau où s'éleva depuis l'hôtel Bretonvilliers. Ce jeu n'était hanté que par les plus nobles joueurs et les gens du bel air ; Henri IV daigna même souvent y faire sa partie les jours qu'il revenait de voir Sully à l'Arsenal. Le bon roi aimait beaucoup le *mail*. Celui qu'il avait fait établir à St Germain pour son amusement particulier était des plus beaux de France. On montre encore à Fontainebleau, au delà de l'allée de Maintenon, l'enceinte de celui où il jouait. C'est maintenant une promenade où les cicérones vous conduisent et vous arrêtent en vous disant : « Voilà le *Mail*, messieurs ; c'est l'endroit où S. M. Henri IV jouait à la boule ! »

Dans le midi de la France, ce jeu était plus estimé encore qu'à Paris ; c'est que là sans doute il se trouvait mieux régénéré chez les descendants des Phéniciens et de ces Phocéens qui durent

l'apporter dans les Gaules ; il se rapprochait plus de l'Orient d'où, selon moi, il doit tirer son origine, à l'exemple de nos autres exercices et de nos jeux les plus nobles.

On se rappelle peut-être à son sujet un des premiers et aussi des plus excellents apologues des *mille et une nuits*. Il est parlé d'un prince grec qui n'ayant jamais pu être guéri de la lèpre, quelque remède qu'il employât, en fut enfin délivré par un long exercice du jeu de *Mail*. Son médecin, en homme habile et pour flatter la médecine en même temps que l'esprit du prince qui ne se serait jamais imaginé qu'un jeu pouvait seul le guérir, feignit d'y joindre un autre remède ; il choisit un mail dur et pesant, en creusa le manche et introduisit certaine drogue qu'il avait d'avance déclarée souveraine. Il accommoda de même la boule la plus lourde qu'il put trouver, et le lendemain il dit au roi : « Tenez, exercez-vous avec ce mail ; poussez vigoureusement cette boule ; quand vous sentirez votre main et votre corps ruisselants de sueur, le remède agira. » Et il en fut ainsi ; après un mois de rude exercice, la lèpre disparut. La drogue en eut tout l'honneur sans doute ; c'était le mail pourtant qui avait été le seul talisman.

En France, au Moyen Âge, on reconnaissait tout le prix de ce noble jeu, et on s'y livrait avec la même ardeur qu'autrefois à la paume ou au disque dans les palestres grecques. Mais c'est à Lyon que brillaient les plus habiles joueurs. Tous les mails de France le cédaient en réputation au mail des Lyonnais à la *Bella Cura*.

Quand Henri II passa par Lyon, le premier divertissement qu'on lui donna fut une partie de mail dans cette vaste arène. La *Bella Cura* était une prairie oblongue et verdoyante au milieu de laquelle s'aplanissait l'aire immense du jeu que de hauts peupliers entouraient d'une verte colonnade. Deux berceaux de tilleuls couronnaient les extrémités de cette longue esplanade. Le trône de Henri II et les riches gradins réservés à sa cour furent placés sous l'un de ces dômes de verdure, et l'autre dut abriter sous un

ombrage odorant, l'amphithéâtre dressé pour les dames de Lyon. De légers mails de bois d'iris où des viroles d'argent remplaçaient à chaque bout les durs anneaux de fer, se dressaient en faisceaux auprès des dames qui voudraient prendre part au jeu.

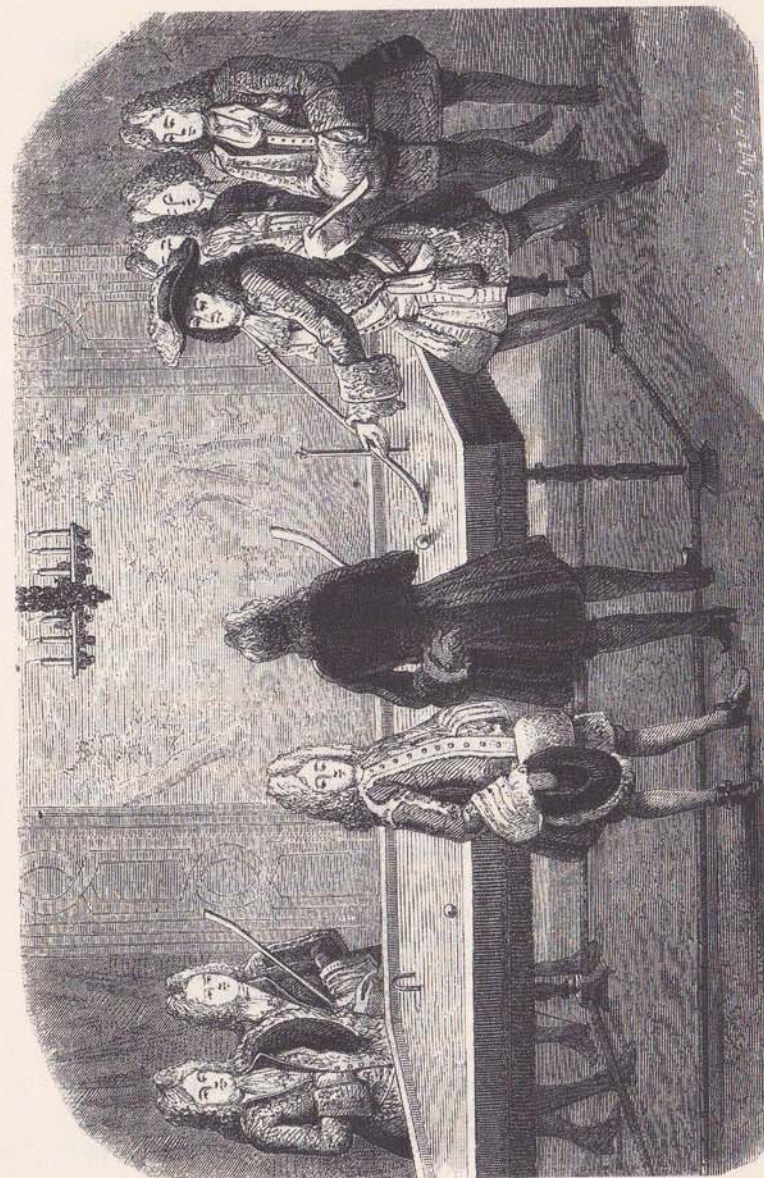
Sur les deux côtés de la lice se groupaient deux bandes de jeunes Lyonnais, vêtus de riches *tabards* et d'écharpes aux livrées de leurs dames, comme pour un tournoi chevaleresque.

L'heure du jeu sonna, et le roi lui-même descendant les gradins, vint en donner le signal en ouvrant une *passse*.

Alors on vit tous les joueurs choisir des *mails* assortis à leur taille, et d'un poids en harmonie avec leurs forces ; et bientôt, tout prêts pour le second signal, appuyés d'une main sur leur *mail*, le talon fixé auprès de la boule en buis des Alpes qu'ils allaient faire voler, ils attendirent que les parties commençassent enfin. Le terrain avait été mesuré en tous sens par les plus expérimentés, et au dernier signal, la boule, lancée sur cette libre arène et sifflant dans l'air, fila dans la direction de l'*archet* ou petit arc saillant vers le centre de l'esplanade.

Suivant les exigences du jeu, les joueurs changèrent successivement de mails, maniant avec une égale habileté le *voguet* ou le *tabacon*, selon les coups engagés dans le *rouet*, la *partie* ou la *chicane* ; la cour jugeait des *passes* et applaudissait aux vainqueurs.

Les dames de Lyon elles-mêmes ne prenaient part au jeu que par les bravos fréquents et unanimes dont elles récompensaient les plus habiles ; mais elles laissaient oisifs tous ces *mails* de parade qu'on avait disposés auprès d'elles. Une seule descendit dans la lice, comme elle allait se fermer, et au grand étonnement de tous, saisissant un *mail*, non parmi ceux d'iris à viroles d'argent, mais un *mail* du plus dur cormier, se mit à défier les vainqueurs qui se retiraient déjà, faute de nouveaux concurrents. Or cette joueuse si hardie, c'était Louise Charly Labbé, la *belle cordière*.



Louis XIV jouant au billard. — Dessin de Bocourt, d'après l'estampe gravée par Trouvain.

Et quand on l'eut reconnue à sa démarche assurée, quoique modeste, à son regard ardent, mais chaste et imposant, la surprise cessa, et il se fit un nouveau silence. Tout le monde savait en effet ce que valait cette fière amazone : nul n'ignorait dans Lyon que Louise Labbé, ambitieuse de toutes les gloires, avait autrefois revêtu l'habit de soldat lansquenet, et avait suivi son père à l'armée, et que, sous le nom de *Loys*, elle s'était distinguée par son courage au siège de Perpignan ; on savait aussi, et ce nouveau renom ne nuisait pas à l'autre, que, sensible de cœur autant que robuste de corps, elle soupirait les vers les plus mélodieux que jamais bouche de femme eût dédiés à l'amour. Pour être en champ clos la rude compagne des plus valeureux champions, Louise n'était pas moins l'émule de Marguerite de Navarre, de Taillie, d'Aragon, de Gaspara de Padoue, de Clarice de Médicis et de toutes ces nobles dames que la gloire poétique tentait alors. Les vœux enthousiastes des Lyonnais intéressant leur honneur à sa renommée, aimaient donc à suivre la *Belle Cordière* dans cette double arène de combats et de gaie science. Pendant que les vieux soldats, les chevaliers et les matrones parlaient tout haut de sa vigueur belliqueuse, les jeunes filles repassaient peut-être tout bas ce sonnet de Louise, où le tourment d'aimer est raconté dans un langage si brûlant et si vif à la fois :

Je vis, je meurs, je me brûle et me noye ;
 J'ai chaud extresme en endurant froidure ;
 La vie m'est pas trop molle et trop dure ;
 J'ai grans ennuis entremêlez de joye.
 Tout à coup je vis et me larmoye ;
 Et en plaisir maint grief tourment j'endure ;
 Mon bien s'en va et à jamais il dure :
 Tout en un coup, je seiche et je verdoye.
 Ainsi amour inconstamment me meine,
 Et quand je pense avoir plus de douleur,
 Sans y penser je me trenne hors de peine.



Puis quand je croye ma joie estre certaine,
Et estre au haut de mon désiré heur,
Il me remet en premier malheur.

Louise Labbé, femme, poète et guerrière, réunissait donc toutes les sympathies ; et quand elle parut dans la lice du *Mail*, elle pouvait être sûre des vœux de tout le monde. Son adresse et sa vigueur ne les démentirent pas ; elles donnèrent raison à sa témérité. *La belle Cordière* l'emporta successivement sur les plus habiles joueurs, et elle eut à elle seule le gain de toute la journée. Alors éclatèrent de bruyantes acclamations auxquelles un murmure approbateur avait préludé pendant tout le temps du combat et dont aucun sentiment jaloux n'altérait l'unanimité. Tout le monde était pour Louise, même les vaincus qui, par courtoisie, semblaient fiers encore de n'avoir cédé que devant elle.

Henri II, qui avait vu devant Perpignan la belle conduite de Louise Labbé en des joutes plus terribles, disait aux nobles dames qui s'émerveillaient auprès de lui : « Si l'on n'était charmé par sa beauté, on regretterait vraiment de ne plus lui voir porter la lance ; la bannière de France compterait un brave chevalier de plus. »

On conçoit qu'avec de pareils joueurs, de tels juges, le *Mail* fut un noble jeu et qu'il dut continuer d'être ainsi en honneur pendant plusieurs siècles. Sous Henri IV, comme je l'ai déjà dit, et pendant le règne de Louis XIII, c'était encore le jeu favori des grands. A cette époque on n'avait garde encore d'oublier dans chaque jardin public, ou chaque parc nouveau, un vaste espace pour les joueurs de *mail*. Quand Richelieu bâtit le Palais Royal, il réserva, pour cet exercice, l'allée de marronniers qu'il établit tout autour du jardin, et c'est là que Louis XIV enfant, peu satisfait de l'étroit espace qu'on lui avait laissé dans l'endroit où est aujourd'hui la cour des Fontaines, vint faire ses premières armes de bon joueur de *mail* en regardant faire les plus habiles. Il garda toujours par la suite un goût très décidé pour ce jeu. « Les jours

de mauvais temps, nous dit Saint-Simon, il s'amusait souvent à Fontainebleau à voir jouer les grands joueurs à la paume, où il avait excellé autrefois ; et à Marly, très souvent, à voir jouer au mail, où il avait été aussi très adroit. » Pendant la guerre de Hollande, se trouvant à Utrecht, il fut si frappé de la beauté du jeu de mail de cette ville qui passait pour le plus remarquable de l'Europe, qu'en amateur enthousiaste, il fit changer le plan de quelques fortifications qui devaient empiéter sur le terrain du jeu.

Mais à cette époque, Louis XIV se contentait d'admirer ; il ne jouait plus. Le *mail* était un exercice trop violent pour ses mains royales ; et puis il eût fallu, pour s'y livrer, s'exposer en plein air aux regards de tout le monde, et depuis certains vers bien connus de *Britannicus*, sa dignité le lui défendait. Mais on a bientôt tout concilié à la cour, quand il s'agit d'amuser un roi. On chercha donc un jeu qui pût, en satisfaisant les goûts de Louis XIV, ne point contrarier les exigences de son rang. On inventa le *billard*, qui dérive directement du jeu de *mail*. Le savant M. de Paulmy nous est garant de cette origine : « Le billard, nous dit-il dans ses *mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, n'est autre chose qu'un mail en chambre. » L'auteur plus ancien d'un livre assez rare publié en 1668, c'est-à-dire peu de temps avant l'invention du billard, nous dit expressément : « C'est une espèce de jeu de *mail* ou *palmail*, sur une table tendue d'un tapis, où les boules, au lieu d'être poussées dans la même direction par un *maillet*, sont poussées l'une contre l'autre par le bout d'un bâton appelé *billard*. » Ce mot, du reste, n'était pas nouveau dans la langue ; on l'employait même, je crois, pour désigner un des bâtons du jeu de mail. Ainsi notre vieux Villon lègue entre autres choses dans son petit Testament :

Et un *billard* de quoi on crosse.

Devenu, de cette façon, un jeu d'appartement, le *mail*, que je n'appellerai plus que le *billard*, plut infiniment à Louis XIV ; il

en fit dresser un magnifique à Versailles, dans une chambre choisie exprès, et qu'on montre encore auprès de la chapelle et de la tour de marbre. — Ce fut depuis l'atelier de Mignard.

C'est là que presque tous les soirs d'hiver Louis XIV s'amusait de ce jeu, dont, au dire de Saint-Simon, le goût dura fort longtemps. MM. de Vendôme, de Villeroy et de Grammont étaient ses partenaires. Mais, tous brouillons, ou flatteurs, et partant joueurs mal habiles, ils finirent par le fatiguer à force de le laisser gagner ; et las de vaincre, le grand roi en fut réduit pour s'amuser à demander avec instance quelqu'un qui le fît perdre. C'était chose difficile à trouver, d'autant que les joueurs n'étaient pas nombreux ; il n'y en avait que quelques-uns à Paris, et parmi ceux-là un conseiller au parlement, nommé Chamillard, passait pour être le plus habile. A un voyage qu'il fit à Paris, Grammont le vit jouer, joua même avec lui, et perdit si souvent qu'il en fut ravi : « Voilà l'homme du roi, se dit-il », et de retour à Versailles, il n'eut rien de plus pressé que d'en parler à Louis XIV. Dès le lendemain, Chamillard fut mandé à la cour et installé devant le billard pour faire la partie du roi ; il s'y conduisit à merveille, joua avec grâce et sang-froid, et gagna ou perdit sans morgue comme sans bassesse. Il plut à tout le monde ; Grammont, qui l'avait introduit, l'embrassait avec enthousiasme après chaque partie, surtout quand il gagnait, car il n'était pas flatteur ; MM. de Vendôme et de Villeroy, qui se trouvaient ainsi délivrés de la corvée du jeu royal, prirent de même Chamillard en amitié et en protection. « Enfin, dit Saint-Simon, il se trouva protégé à l'envi, au lieu d'être moqué, comme il arrive à un nouveau venu inconnu et de la ville. »

La fortune de Chamillard était faite ; de ce jour-là le roi ne put se passer de lui, et il exigea qu'il vînt faire sa partie tous les soirs. C'était une fatigue, un voyage continuel pour Chamillard, qui devait se trouver aussi tous les matins au palais, à Paris, passant pres-

que sans transition du billard au tribunal, et coup sur coup gagnant la partie du roi et perdant la cause de ses clients. Mais il se conduisit si bien en cela, que tout s'arrangea. Après une partie où le roi fut plus content de lui que jamais, il le fit maître des requêtes ; et un autre jour, comme Chamillard venait de faire à plusieurs reprises et toujours avec le même bonheur, un carambolage reconnu impossible par toute la cour, mais que nos grands joueurs d'aujourd'hui renverraient aux jeux des enfants, Louis XIV, plein d'enthousiasme, lui accorda un logement au château, « chose fort extraordinaire pour un homme comme lui, et même unique, dit Saint-Simon. »

De là Chamillard ne dut pas s'arrêter ; il devint successivement intendant de Rouen, puis intendant des finances, administrateur des revenus de M^{me} de Maintenon et de toutes les affaires temporelles de St-Cyr, et *contrôleur général des finances* ; enfin, pour couronner l'œuvre du billard, *ministre de la guerre*. Le duc de Luynes avait bien été fait ministre et connétable de France, pour avoir élevé des pies-grièches pour Louis XIII enfant ! C'était là vraiment le règne du bon plaisir. Chamillard fit des fautes, comme les gens sensés s'y étaient attendus ; et quand il mourut, on le chansonna dans cette épitaphe :

Ci-gît le fameux Chamillard
De son roi le protonotaire,
Qui fut un héros au billard,
Un zéro dans le Ministère.

Le jeu qui avait fait la fortune de Chamillard, et qu'en revanche il avait mis en vogue, s'était répandu dans le grand monde à Paris ; on quittait le noble jeu du mail pour ne plus s'occuper que du *noble jeu de billard*, qui se trouvait hériter ainsi des titres de son prédécesseur. On fabriquait des billards de toutes tailles, de toutes formes, et avec plus de complications qu'aujourd'hui ; il y

en avait à dix blouses et à rebord de bois nu, d'autres à deux *passes*, ou simplement à une *passe* et une fiche avec des grelots. La *passe* rappelait l'*archet* du jeu de mail et consistait en une rondelle de fer qu'on plaçait vers le haut aux deux tiers de la table. La Fontaine, qui se piquait d'être fort à ce jeu, envoya dans ce temps là à M^{me} de Lafayette, son amie, un petit billard avec ces vers :

Ce billard est petit, ne t'en prive pas moins :
Je prouverai par bons témoins
Qu'autrefois Vénus en fit faire
Un tout semblable pour son fils.
Ce plaisir occupait les amours et les Ris,
Tout le peuple enfin de Cythère.
Au joli jeu d'aimer je pourrais aisément
Comparer après tout ce divertissement,
Et donner au billard un sens allégorique.
Le but est un cœur fier, la bille un pauvre amant ;
La passe et les billards c'est ce que l'on pratique
Pour toucher au plus tôt l'objet de son amour
Les blouses ce sont maint périlleux détour,
Force pas dangereux, où souvent de soi-même,
On s'en va se précipiter,
Où souvent un rival s'en vient nous y jeter
Par adresse ou par stratagème.

Voilà le jeu décrit ; on voit qu'il ne différait guère du nôtre. De Paris le *billard* passa en province, où il ne tarda pas à s'impatroniser ; à Lyon surtout où il finit par remplacer tout à fait le *mail*, et où, à l'exemple de cet exercice si fameux autrefois dans cette ville, il compte encore les plus habiles joueurs de France. Le *billard* avait une origine trop royale, pour ne pas être admis de même dans tous les palais et châteaux de prince. Le Palais Royal ne refusa pas un jeu inventé à la cour de Versailles. Aussi, dès la régence, on y vit une salle de billard. Le duc d'Orléans, père du

roi Louis-Philippe, était même si grand amateur de ce jeu, qu'il fit faire pour le Palais Royal un billard de quatorze pieds de long tout en marbre. Au plus léger choc, la bille partait et ne s'arrêtait plus ; ce billard ne pouvait donc être qu'un objet de curiosité. On le voyait encore il y a une trentaine d'années chez un marbrier du boulevard des Invalides. C'est sans doute à son imitation qu'on fit à Londres, il y a vingt ans environ, un billard d'une seule pièce en fer fondu.

Je ne saurais trop dire quand les billards s'introduisirent dans les cafés de Paris. Le premier établissement de ce genre qui en posséda fut, je crois pourtant, le café de la veuve Laurent dans la rue Dauphine. C'est là que se réunissaient, vers le milieu du dix-huitième, tous les plus habiles joueurs, entre autres, le fameux chevalier de St-Georges et le célèbre violon Iarnowick, le même qui plus qu'octogénaire, mais toujours bon joueur, mourut en 1804 à St-Pétersbourg en faisant une partie de billard. C'était mourir au champ d'honneur, mais c'était mourir trop tôt ; ce pauvre Iarnowick eût dû attendre que Chereau eût inventé le fameux billard à musique de l'exposition de 1827 ; sa double passion de virtuose et de joueur eût été satisfaite et il eût été heureux de mourir en suivant de l'œil et de l'oreille la bille harmonieuse.